

PREMIÈRE PARTIE

1848

1^{er} Chapitre

Mauvais retour

Lorsque Pierre s'éveilla ce matin-là, une idée fixe le tenaillait. Depuis trois années qu'il se trouvait enfermé entre ces murs, cette nouvelle Révolution tombait vraiment à pic pour assouvir ce trop-plein de vie gardé en lui. Enfin, il venait de trouver le moyen de se venger de cette promiscuité dans laquelle l'avaient plongé, contre son gré, ses parents Antoine et Caroline.

Il allait donc, sans l'ombre d'un remords, faire faux bond à cet emprisonnement permanent que les Frères lui imposaient. L'idée d'une sortie, en forme de fugue, d'abord émise pour toute autre raison par ses comparses étudiants, il se l'appropriait toute à lui. Tel était Pierre Berthier de la Fare, voulant toujours être celui dont on ne pouvait se passer. Aussi, était-ce avec un plaisir non dénué de machiavélisme, qu'il s'était fait élire meneur de l'action prévue. Peu importait la punition tombée sur lui la veille pour insubordination, il s'extrairait de ces grands et austères murs du lycée, dut-il devoir distribuer quelques horions à certains de ses condisciples toujours prêts à le dénoncer ou même aux jeunes prêtres qui les surveillaient. En effet, bien décidés à en découdre avec les gens du peuple, ceux de la rue, les miséreux, sachant que ces derniers ne pouvaient plus supporter leur misère omniprésente, les étudiants de Saint-Sulpice se tenaient confiants, tous ou presque décidés à risquer leur vie dès que l'opportunité leur en serait donnée. Celle-ci n'allait plus tarder !

Les pauvres gens du peuple ne possédaient aucun droit de vote, ce dernier était encore réservé à l'élite. Ils souhaitaient, à n'importe quel prix l'obtenir, comme d'ailleurs tant d'autres améliorations de leur condition inhumaine et servile. Au petit matin de ce quinze février dix-huit cent quarante-huit, alors qu'une permission de sortir de l'enclos des hauts murs du lycée venait de leur être accordée, une trentaine de jeunes gens s'étaient dispersés devant l'église. Malgré sa punition, Pierre, plus que tout autre, attiré par la rue, venait de passer au nez et à la barbe du père Tourier, sans toutefois se faire remarquer blotti au milieu des étudiants qui le cachèrent aux yeux du brave concierge. Il triomphait déjà, sûr de lui, bien décidé à ne plus revenir dans ce lieu honni. Au lieu de courir vers l'arène de sport destinée à certains de leurs entraînements d'exercices nécessaires à leur épanouissement, les jeunes gens foncèrent, comme un seul homme, en direction des combats dont ils entendaient, avec une certaine délectation et ce depuis le matin, les clameurs arrivant du lointain. Le jeune prêtre les encadrant n'eut même pas à les sermonner, ils l'avaient bel et bien assommé, pour s'en débarrasser.

Depuis que Louis Napoléon s'était fait élire, deux mois plus tôt, président de la République au suffrage universel, mettant ainsi à mal tous les espoirs des basses classes de cette société agonisante, il n'y avait eu de cesse que la rébellion couve dans les taudis. Tous appelaient à celle-ci dans ces ruelles nauséabondes, ces quartiers misérables, dans le même esprit échauffé de ces jeunes gens rebelles, tout comme l'était Pierre Berthier de la Fare. Une toute petite étincelle avait réussi à mettre le feu aux poudres et cette jeunesse écervelée rejoignait, désormais, sur les routes de l'insurrection, la foule parisienne qui, en seulement quelques heures, allait renverser la monarchie de Juillet et proclamer cette Deuxième République.

En trois jours de combats acharnés, la meute parisienne avait institué ce fameux suffrage universel, permettant du même coup, l'élection du tout puissant chef de l'exécutif, le nouveau président de cette Deuxième République qui se targuait d'être le rassembleur de tous ! Ainsi, le neveu d'un ex-Empereur renonçait-il aux ors des palais pour soutenir et réadmettre la République ! Miraculeux ?

Pierre et ses amis, aux esprits chauffés à blanc, défiaient une nouvelle fois la lourde loi du collègue des pères jésuites, désertant ses hauts murs, surpris eux-mêmes de la réussite de leur exploit. Dans l'esprit de Pierre pourtant, une autre idée couvait, bien moins louable que celle de ses condisciples : fausser définitivement compagnie aux études qu'il exécrait. Qu'avait-il d'ailleurs jamais réellement aimé ? Personne, si ce n'était lui-même. De cet égocentrisme devenu son cheval de bataille, ne reculant devant rien qui ne soit de sa propre volonté, tous en avaient plus ou moins fait les frais, à commencer par ses camarades qui dans la grande majorité, le détestaient tout autant que lui-même possédait de sentiments nauséux vis-à-vis d'eux. Quant aux pères jésuites, il les méprisait. Ils le lui rendaient bien, ne ratant jamais la moindre de ses peccadilles pour le punir. C'était ainsi depuis ces trois longues années : disputes, bagarres, punitions, enfermement ! Ce désir d'évasion ferait sans doute frémir ce père et cette mère le pensant toujours en culottes courtes et cheveux longs de fille comme lorsqu'il était parti de Ballore. Ses cheveux, les pères les lui avaient coupés à la seule mode existante pour eux, courts, pratiques, pas du tout à la mode, alors que lui se voulait à l'image de ces « Romantiques », dont il s'enorgueillissait de vouloir appartenir.

Soudainement il repensa à sa mère. Elle le couvait tant autrefois, l'habillant comme une fille et le coiffant comme telle ! Il en conservait une sorte de nausée et refusait de se laisser attendrir par le souvenir de ce regard tendre et triste qu'il n'avait su oublier. Jamais, il se le jurait, il ne remettrait les pieds à Ballore. Et si cela arrivait, ce ne serait que dans le but de se venger. Pierre venait de prendre goût à la rue, à cette vie facile et mouvementée, hors du carcan du lycée. Cette opportunité l'avait jeté dans les bras de cette capitale, dont il ne soupçonnait guère, jusqu'alors, les simples distractions ; il les découvrait brutalement au son des cris de la meute parisienne. Cette liberté toute neuve lui tombait dessus comme un véritable trésor. C'était d'un tel bienfait, qu'il en riait bruyamment tout seul, de plaisir, au nez des passants. Cette ville grouillait de vie ! Ces quartiers populeux, il y trouverait bien quelques compères, sans foi ni loi, pour se lancer dans cette forfaiture gratuite dont il rêvait. Ayant déjà abandonné ceux qu'il côtoyait chaque jour, les laissant courir au-devant de leurs chimères, il savourait cette nouvelle plénitude en lui, celle d'être enfin

libre ! Il la voulait, il l'avait tant espéré, et miracle, elle était là enfin cette liberté chérie. Pierre les laissait donc s'acharner à leurs combats et bifurquait déjà vers l'aspect plaisant de Paris, vers cette autre vie où, livré à lui-même, il allait enfin pouvoir assouvir sa vengeance. Allait-il en jouir avec volupté du cœur de cette ville ? Peut-être même, comme jadis son père l'avait fait lui-même ? Non... certes pas, il chassa rapidement d'un coup de manche cette pensée, car le fruit de cette jouissance d'Antoine Berthier de la Fare, hantait trop ses jours et ses nuits depuis qu'il était en âge de comprendre ! Lui, plus sagement, il saurait discipliner cette tempête des sens qu'il sentait déjà monter en lui ; jamais il ne commettrait une telle imprudence comme l'avait fait son père : engrosser une gourgardine ! Il serait un homme fort, indestructible, un combattant prêt à se battre contre l'adversité et sachant parfaitement mener son destin. Toinon, son demi-frère, comme il le détestait ! Pire, il le souhaiterait mort à ses pieds, là, dans ces caniveaux dont il n'aurait jamais dû sortir... Pierre ne savait pas encore ce que la vie lui réservait.

Au pays, en Bourgogne, Chloé Devalbreuse, petit bout de femme dont le souvenir ne s'effacerait jamais, était pleurée depuis près de trois années par les gens de Ballore. La plaie de ce chagrin ne s'était toujours pas refermée pour tous ceux l'ayant aimée. Sa mort, trop brutale, laissait un goût amer inexplicable en chacun d'eux. Antoine voyait s'écouler devant lui les années, se demandant sans cesse comment il pourrait éteindre, au fond de lui-même, ce doute horrible le saisissant dès que le souvenir de l'agonie de sa mère lui revenait en mémoire. Cette fin inattendue, au lendemain de l'anniversaire de Toinon, cloué sur un lit de souffrance du fait de cette stupide course à cheval, il ne se l'expliquait toujours pas ! Antoine cherchait sans cesse à comprendre comment, alors qu'elle semblait parfaitement bien le jour précédent, elle s'était ainsi brutalement éteinte dans ce rôle inexplicable, sans aucun malaise préalable ! Cette chute de Toinon avait ramené également, en l'esprit d'Antoine, un afflux d'autres souvenirs, ceux des faits vécus quelque vingt années plus tôt lorsqu'Emma avait été victime d'une chute de cheval, l'ayant conduite à son trépas. Lui et sa mère

l'avaient découverte empoisonnée de son seul fait, s'étant sacrifiée pour qu'Antoine puisse vivre une véritable vie d'homme comblé plutôt que de rester près d'une infirme à vie.

Chloé Berthier de la Fare et de Valbreuse, la belle dame de Ballore, s'était éteinte trop étrangement pour qu'il ne soit pas depuis, rongé de doute. Pourtant, il en était certain, elle ne pouvait s'être suicidée. Pourquoi d'ailleurs l'aurait-elle fait ? Elle n'en avait de raison puisque n'étant atteinte d'aucune maladie ! Elle jouissait pleinement de sa vie, même si son esprit n'était pas toujours au beau fixe ces derniers temps, mais de là à vouloir se donner la mort ? Non, quelque chose clochait, mais quoi ? Il n'aurait su le dire. La même teinte cireuse, apparue sur Emma quelques minutes après son propre empoisonnement, avait immédiatement recouvert la peau de Chloé ! Son visage, de teinte diaphane, presque blanche, s'était transformé au fil des minutes, lui donnant une couleur jaunâtre, bizarrement ponctuée de taches noires et bien trop rapidement pour que cette mort semblât naturelle... Un doute affreux le tenaillait, le ramenant toujours à l'attitude inexplicable de Pierre. Tant de chagrins, auxquels s'ajoutait cette appréhension du retour orchestré de l'enfant prodigue. Il était tant attendu par lui-même et Caroline. Pourtant, Antoine chassait sans cesse, d'un revers de manche, certaines images absurdes, inconcevables ! Perdait-il la tête à son tour ? Trois longues années qu'ils ne l'avaient revu, depuis ce jour où ils avaient obligé le jeune garçon à entrer dans ce pensionnat tenu par les Jésuites de Paris avec ordre de le tenir enfermé sans qu'aucune sortie intermédiaire ne puisse avoir lieu avant ces trois années révolues. Cette punition exemplaire, provenant de ses forfaits d'enfant gâté, serait-elle bénéfique ou bien, au contraire, n'avait-elle fait qu'empirer ses vils instincts ? Antoine en redoutait les aspects avec angoisse, se défiant cependant d'en être lui-même la cause. Pierre n'avait eu que ce qu'il méritait. Ce dernier se trouvait donc à Paris depuis tout ce temps. Antoine et Caroline étaient impatients de revoir leur fils, dont les traits mêmes s'étaient estompés en leur mémoire. Le reconnaîtraient-ils ?

Seules quelques lettres échangées au cours de ces trois années, beaucoup plus de la part de Caroline que du jeune rebelle lui-même, les reliaient encore à lui. Aucune visite, pas de vacances, rien qui aurait pu mettre du baume dans l'existence de Pierre. Antoine avait vraiment souhaité lui

donner une leçon magistrale, mais, n'allait-il pas en faire un martyr, un être davantage révolté, les haïssant plus encore ? C'était bien cela qu'en lui-même il redoutait par-dessus tout essayant, par de multiples alibis, de se donner bonne conscience !

Toinon, quant à lui, guéri depuis fort longtemps, conservait toutefois une certaine claudication de cet accident mémorable. Revenu prendre place dans la direction du domaine, il y secondait Antoine de main de maître après ces deux années d'études approfondies en lycée agricole, y ayant acquis une science infinie pour les choses de la terre, les cultures diverses et surtout la vigne qui ne possédait désormais plus aucun secret pour lui.

Chacune de ses entreprises, afin que perdurent leurs récoltes, faisait l'admiration de son entourage. Beaucoup de gros fermiers des alentours auraient aimé avoir un être aussi habile, aussi prompt à bien les comprendre pour les seconder. Toinon savait désormais que ce domaine lui reviendrait en tout sauf, bien sûr, les écuries laissées à Pierre. Il mettait donc tout en œuvre pour faire prospérer avec acharnement et abnégation le beau domaine de Ballore.

Lui de même, tout comme son père, redoutait ce retour, en en repoussant l'échéance au fond même de son esprit. Une sourde et inquiétante menace l'oppressait sachant la haine que Pierre lui vouait depuis ce jour où, tout enfant, il était apparu lui, le petit Toinon du haut de ses six ans, aux portes du domaine, réduisant ainsi à néant la domination de cet autre petit garçon de trois ans à peine qui, jusqu'alors, se trouvait être le pôle central de tout son entourage, le menant déjà à la baguette. Pierre, en effet, n'avait eu de cesse, pendant toute leur enfance, de lui mettre des bâtons dans les roues ! Cette claudication, il la lui devait, comme tant d'autres gamineries de l'adolescent s'étant acharné à le haïr davantage, au fur et à mesure des années ! Cesserait-il enfin, un jour, ce boitillement continu ? Il en doutait fortement, car, depuis ces trois longues années, jamais il n'avait réussi à remarquer correctement malgré tous ses efforts. Peu importait, cela ne l'empêchait en rien de travailler de toutes ses forces, sans se plaindre, menant tranquillement une vie normale et pleine de ressources !

À Ballore, ainsi que dans toute la campagne alentour, grâce à ses soins, tout resplendissait de beauté, de santé, et bien au-delà de ces magnifiques terres laissées en héritage par sa grand-mère et qu'il avait agrandies ! Ce domaine, qu'elle avait tant aimé, n'avait jamais autant rapporté. Les ventes, dans les foires et marchés alentours, demeuraient toujours source de fête pour Ballore. Qu'allait-il advenir de tout cela ? Cette rivalité, entre ces deux garçons si distincts l'un de l'autre, n'allait-elle pas amener le feu de l'enfer contre l'eau et sa sérénité ? Ils étaient aux antipodes l'un de l'autre ; pourtant, ils se ressemblaient tant, physiquement, que beaucoup les prirent pour des jumeaux dans leur enfance : Toinon brun, Pierre blond, ayant les mêmes traits depuis leur naissance malgré leur mère différente.

En fin d'année dix-huit cent quarante-sept, Toinon venait de fêter, comme chaque année en décembre, ses vingt-trois années, tandis que Pierre atteignait lui, l'âge rebelle de vingt années. Ils étaient désormais deux hommes que tout opposait. Antoine en avait bien conscience, redoutant par-dessus tout un affrontement qui ne manquerait pas, il le savait bien, de se produire dès le retour de Pierre. Parti encore enfant dans ce triste pensionnat, spolié de l'héritage de Chloé tandis que Toinon devenait, d'un coup de plume sur son testament, le nouveau maître de Ballore ayant pour mission de seconder leur père jusqu'à sa propre fin, Pierre ne recevrait que quelques objets de sellerie, quelques chevaux, une ou deux carrioles pour tout héritage ! Comment pourrait-il accepter que Toinon soit désormais le maître de tout ce qu'il convoitait lui-même ?

Depuis longtemps, Toinon surpassait en tout leur père en matière de gestion. Pierre n'y entendait, du fait de son éloignement, absolument rien. Que pourrait-il donc vouloir révolutionner de toute cette harmonie, que pourrait-il apporter de ses trois années de rhétorique, philosophie et autres études abstraites ?

Antoine tentait de garder bon espoir, bonne figure. Il savait pertinemment qu'il faudrait remédier à ce mauvais partage. Il en était conscient. Qu'avait donc eu en tête sa mère ? Il l'ignorait, mais comprenait que cette injustice coûterait sa tranquillité à Toinon. Qu'allait-il advenir de ce beau domaine, jusque-là préservé par l'éloignement de Pierre ? Dès que ce dernier aurait remis les pieds au manoir, qu'allait-il en être de cette quiétude petit à petit réinstallée depuis son départ pour cette pension drastique ? Ces années

d'enfermement ne contribueraient certainement pas à mettre du baume en son esprit. Ce mépris constant qu'avait eu Pierre pour son demi-frère, augmenté de cette claustration, ne ferait certainement que renforcer une amertume sourde et déjà programmée par le jeune homme en une sorte de vengeance puérile. Ni Antoine, ni Toinon n'en étaient dupes !

Seule, Caroline se réjouissait sans réserve du retour de son fils. Elle ne pensait qu'à une seule chose : lui redonner cette place qu'il n'aurait jamais dû perdre au sein de leur famille. Véritable mère poule, elle n'avait eu de cesse que de le couvrir d'un amour absolu, sans réserve, se contentant de tolérer l'enfant de « l'autre » issu du péché, imposé par Antoine et Chloé sans qu'elle ait pu trouver à y redire. Elle reconnaissait que Toinon se trouvait être un garçon sage, pondéré, travailleur et aimant, mais Pierre était de son sang à elle, de sa chair ; elle l'aimait sans restriction, tout simplement. Elle se le jurait : il retrouverait auprès d'elle cet amour inconditionnel qu'elle n'avait jamais cessé de lui prodiguer ! Elle prendrait toujours sa défense en n'importe quelle circonstance. Combien de fois le lui avait-elle écrit pendant ces trois années, presque chaque jour, mais sans que jamais Pierre n'y réponde, ou alors par quelques banalités ! Elle en souffrait, certes, mais lui trouvait toujours des circonstances atténuantes ! Tout ceci la hantait. Elle n'en dormait plus depuis plusieurs jours, tant l'échéance approchait...

Tandis qu'étaient découvertes, les unes après les autres, les forfaitures de ce fils tant aimé, ce qui aurait dû lui ouvrir les yeux, elle préférait le défendre quitte à ce qu'Antoine ne la comprenne plus vraiment. Caroline, mère entièrement dévouée à la chair de sa chair, gardait, elle aussi, tout comme Pierre, cette rancœur pour l'enfant de « l'autre » et n'avait eu de cesse de défendre contre tous sa progéniture à elle. Elle occultait les traits insanes de son caractère se gardant bien d'y voir ses noirs aspects, s'efforçant de ne conserver que l'image de l'enfant blond, souriant, qu'elle serrait dans ses bras lorsque, tout petit, l'un de ses chagrins d'enfant le précipitait contre elle.

Depuis ce jour maudit de l'accident, Rémy, perspicace, avait eu tout loisir de découvrir la bêtise de Pierre. Dans sa folie vengeresse, dénué de bon sens, il avait tout bonnement placé une pointe acérée sous la selle de Toinon afin de rendre sa monture folle. C'était ainsi que, sous la douleur

que lui occasionnait cette pointe, l'animal s'était brutalement lancé au triple galop, précipitant le pauvre Toinon sur un sol glacé et aussi dur qu'une roche, ce qui aurait bien pu le tuer. Cette course stupide s'était terminée en catastrophe devant leurs cousins hébétés. Que n'aurait point cherché encore Pierre pour mettre à bas ce frère bâtard lui ayant, du moins le croyait-il, tout pris jusqu'à l'amour des siens ! Même l'amour de cette grand-maman lui avait échappé ! Bah, elle aussi était une bâtarde ! Tous, stupéfaits, l'avaient appris au soir même de sa mort. Pierre s'en était réjoui, cela lui donnait encore plus le droit de la détester. Cette fois, il l'aurait sa revanche, il ne raterait plus Toinon... Il la préparerait consciencieusement, pas à pas ; personne ne se douterait d'où proviendraient les coups. Il fallait attendre, encore et encore... Il fallait que ce maudit demi-frère paie pour toute cette humiliation subie depuis leur enfance. De tout ceci, qu'il ruminait depuis fort longtemps, la liberté venait de lui donner des ailes et de lui rappeler tout ce pourquoi, depuis trois années, il n'avait pu remettre les pieds dans cette maison, son magnifique Ballore, ni retrouvé sa mère et tout ce qui aurait dû lui revenir. Mais il était encore beaucoup trop tôt ! Il ne pouvait rentrer ainsi, comme un enfant prodigue sans, auparavant, avoir tout mis en œuvre pour contraindre ce frère maudit à quitter le domaine.

Et à cette grand-mère bâtarde, il n'avait fait que lui rendre la monnaie de sa pièce en envoyant son Toinon chéri à l'hôpital. Lui, la véritable chair de sa chair, elle le haïssait. Pierre s'en était depuis longtemps tant convaincu, que c'en était devenu une évidence. Aucun remords ne semblait effectivement le tenailler ! Rien, aucune peine, qui ne puisse le faire revenir à de meilleurs sentiments envers cette famille qu'il détestait. Plus encore, il entretenait cette haine envers ce demi-frère lui ayant ravi l'héritage de cette « vieille folle », comme il l'appelait en lui-même ! Qu'avait-il à faire de regrets ? D'ailleurs, qui s'était réellement soucié de trouver un coupable à cet accident ?

Il était bien loin de se douter que Rémy avait été plus clairvoyant qu'il ne le pensait, en découvrant le fin mot de l'histoire... Seule sa mère l'aimait, il en était certain. Elle le chérissait au plus haut point. Pourtant, même de la grandeur de cet amour, il étouffait ! Qu'elle aille au diable, pensait-il bien souvent. Elle n'avait su empêcher son départ pour ce collège rigide et, de

cela, il lui en voulait terriblement et le lui ferait payer également. Caroline ne cesserait pourtant jamais de le protéger, dut-elle se mettre à dos Antoine et toute la parenté.

Depuis plusieurs jours, elle cessait même de s'alimenter et priait chaque jour dans la petite chapelle du manoir aménagée sur les ruines des anciennes écuries reconstruites un peu en retrait. Comment retrouverait-elle ce fils ? Elle suppliait le Seigneur qu'il lui revint enfin changé, empli de remords pour lui avoir fait subir autrefois toutes ses colères d'enfant. Elle l'imaginait venant à elle, tout sourire, heureux de retrouver ces lieux où il avait grandi, s'étant transformé, méconnaissable. Il lui demandait pardon, non seulement à elle, mais à Toinon, à son père pour tous ses caprices d'enfant, pour cet accident dont elle savait, désormais, qu'il en était le seul responsable. Comme elle rêvait la douce Caroline...

Tout n'allait pas si brillamment dans ce Paris lointain où se trouvait encore Pierre Berthier de la Fare. Le neveu de l'Empereur Napoléon 1^{er} déchu et mort dans son exil de Sainte-Hélène, ce nouveau président de la nouvelle République, ne faisait guère l'unanimité autour de sa personne depuis le reversement du gros roi Louis-Philippe. De nombreux troubles excitaient les Parisiens en cette fin d'année maussade.

Ces vacances, Pierre Berthier de la Fare les avaient tant attendues, les toutes premières depuis son entrée à Saint-Sulpice. Aucun répit, aucun temps mort, des punitions pleuvant, comme ces pluies de novembre, n'ayant quasiment de cesse. La fêrule infligée en permanence à chaque mauvaise note, à chaque indiscipline. Il n'en pouvait plus ! Il se fichait pas mal de fermer définitivement cette lourde porte derrière lui. Il était libre. Enfin libre ! Libre de mener cette vengeance à sa guise, libre de donner cours à cette passion morbide pour tout ce qui était contraire à la règle. Pas majeur ? Peu lui importait ! Ballore l'attendrait en vain. Démuni d'argent conservé par les pères, ces quelques Louis d'or gardés précieusement dans une poche cachée de son manteau depuis ces trois ans, ne lui suffiraient nullement pour vivre. Étaient-ils même encore de cours avec tous ces changements politiques ? Il ferait avec en attendant, quitte à les échanger

contre une bonne monnaie auprès de n'importe quel usurier. Aucune importance, il en trouverait bien un sur son chemin, cet or valait tous les passeports du monde. Paris, ce grand Paris inconnu, s'offrait à lui comme une femme, belle, sensuelle, prête à toutes les folies pour ce nouvel amant. Il la cherchait de tout son regard, découvrant, ébahi, son charme ravageur. Il n'en distinguait, par-dessus les hauts murs de la pension, que des bâtisses gigantesques, démesurées ; aujourd'hui, il les découvrait dans leur entier et leurs habitants, gens se bousculant dans les boutiques, s'interpellant pour discuter des nouvelles élections pour ce nouveau président, il s'en fichait pas mal ! Il admirait la Seine coulant majestueuse sous ses vieux ponts de pierre usés par le temps. Pierre, tout à son euphorie, ne distinguait pas encore les ruelles malfamées ; ces bouges, où s'entassaient, prêts à en découdre, des hommes n'hésitant pas à tuer père et mère pour obtenir une bouchée de pain ou un verre d'absinthe. Il ne regardait pas le danger lui, ce petit bourgeois endimanché dans des vêtements d'étudiants riches et bien taillés qu'au fur et à mesure, ses parents lui avaient fait parvenir. Il ne distinguait pas encore la mort, rôdant nonchalante et insidieuse, à chaque coin de venelles, ni cette misère omniprésente, ni ces petits va-nu-pieds qui fondirent sur lui comme une nuée de mouches, l'interpellant dans leur drôle de langage de Parigots...

— Eh l'bourge, t'n'aurais pas une thune ?

Pierre se rendit enfin compte qu'il s'était aventuré seul, trop seul, dans ces noirs quartiers de la capitale. Il était livré à lui-même, dans ces coupe-gorges qu'il ne connaissait pas. Soudainement, il se vit entouré d'une marmaille en guenilles puantes dégoulinantes de crasse ; des gosses effrontés, aux visages dépravés, le tiraillant par chaque pan de sa redingote trop étroite et trop bien coupée. Pierre tenta bien de s'enfuir, mais peine perdue, les mioches s'accrochèrent à lui, désespérément, et le plaquèrent de toutes leurs forces au sol, sans autre forme de procès.

— Tu nous le donnes ce blé l'aristo ! T'as bien du flouze pour nous autres, c'est qu'on crève la dalle mon prince !

— Mais je n'ai rien, pas un sou vaillant ! Je suis étudiant et regagnais mon lycée après les émeutes de cet après-midi, mentit-il pour se sauvegarder. Laissez-moi bande de vauriens, où vous aurez à faire à... mon père !

— Ha ! Regardez-moi c'te mauviette... t'es un homme mort ! T'as encore besoin de ton paternel ? Nous, ce qu'on veut, c'est ton or... Alors, mon gars : exécution, sinon couic ! On te zigouille et on te dépouille... d'ailleurs, ta redingote, elle me plaît bien mon prince ! Allez ouste, elle est à moi.

Joignant le geste à la parole, un drôle de petit zèbre rouquin, à peine âgé de dix ans, lui retirait des bras son précieux manteau, celui-ci changeant illico de propriétaire. Puis ce furent au tour de son chapeau, de sa cravate nouée comme un foulard, tout y passait ! À défaut d'or, ils emportaient ses frusques ! Bientôt, Pierre n'eut plus, pour seuls vêtements, que sa culotte et une chemise si peu épaisse qu'elle ne pouvait empêcher l'air glacial de lui tomber dessus. Il grelottait de peur, surtout de froid, se retrouvant sur le carreau de la rue, assis à même le sol gelé, tout éberlué de ce qui venait de lui arriver... Était-ce donc cela Paris ? Ses précieux Louis d'or enfuis, qu'allait-il devenir ?

— M'sieur... ça va ? Vous tremblez comme une feuille.

Une toute jeune fille le tirait par sa chemise. Pierre se retourna brusquement, prêt à se défendre, cette fois-là, avec toute l'énergie du désespoir.

— Laisse-moi gamine, tes semblables m'ont volé mes vêtements ; le peu d'argent que je possédais, tout te dis-je, alors que veux-tu encore me prendre toi ? La vie...

— Rien m'sieur ! Au contraire je veux vous aider ! Venez avec moi, j'habite tout près ! Je vous ferais un bon fricot bien chaud et vous pourrez y trouver une pelisse pour vous réchauffer ; ma mère m'appelle Lisette, mais mon vrai nom est Élisabeth... Denier, pour vous servir... reprit-elle en faisant une petite révérence.

— Est-ce encore un piège ? Tu veux m'attirer chez toi pour mieux me dépouiller ? Ces garnements t'ont envoyée pour me soustraire mes derniers vêtements ? Allez, tuez-moi tout de suite, qu'on en finisse !

— Qui vous parle de vous tuer. Et quels garnements ? Je ne connais personne dans cette rue. Cela ne fait qu'une semaine que ma mère et moi nous vivons ici, très pauvrement. Nous venons de la campagne autour de Paris ; nous ne sommes pas des voleuses, monsieur. Nous travaillons dur, ma mère est couturière et moi je confectonne des bonnets en dentelle pour les dames bourgeoises... Je vous jure que je ne vous veux aucun mal.